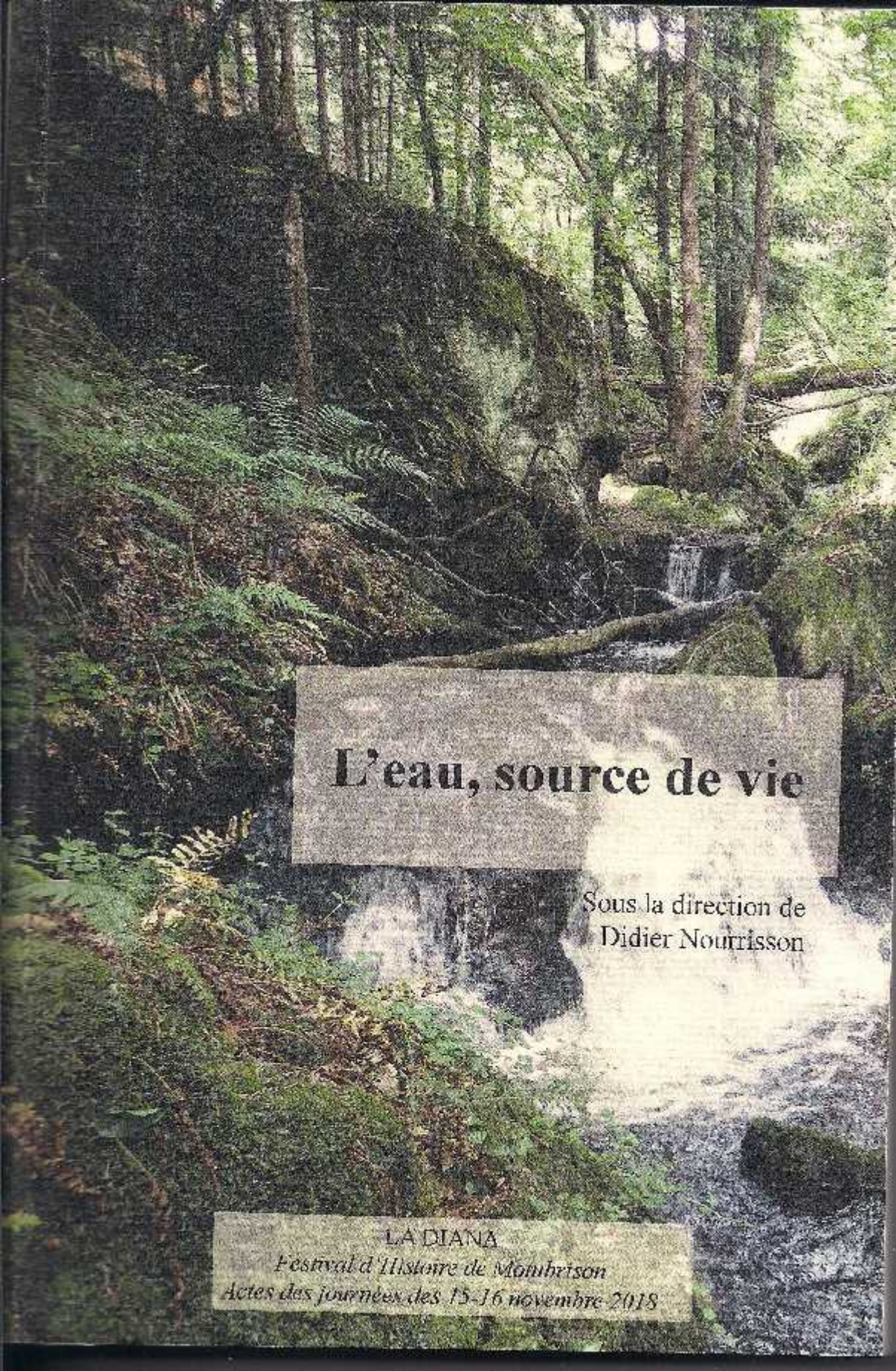




L'eau, source de vie

Sous la direction de
Didier Nourrisson

LA DIANA

*Festival d'Histoire de Monbrison
Actes des journées des 15-16 novembre 2018*



Editions La Diana
2019

EAN : 9782911623332

Actes du colloque du Festival d'Histoire de Montbrison des 15 et 16 novembre 2018

L'eau source de vie

Textes rassemblés par Didier Nourrisson

Manifestation organisée par La Diana, Société Historique et Archéologique du Forez

Comité d'organisation

Le second Festival d'Histoire de Montbrison, outre le colloque, véritable épine dorsale de la manifestation, a vu la mise en place d'un festival du cinéma, de trois expositions, d'un salon du livre, de diverses visites touristiques sur le thème de l'eau. Un comité, composé de membres de la Diana, a présidé à son organisation. Que chacune et chacun en soit ici remercié :

Pierre Peyvel, président ; Michelle Bouteille ; Claude Chambe ; Pierre Drevet ; Jean-Marc Ferret ; Martine Font ; Claude Latta ; Philippe Lafond ; Christophe Mathevot ; Pauline Michallet ; Didier Nourrisson ; Marie-Noëlle Paliard ; Jeanine Palouliau ; Georges Perrin ; Muriel Pichon.

Comité scientifique

Un comité a donné sa caution à la qualité scientifique du colloque. Que chacun et chacune en soit ici remercié :

Didier Nourrisson, président ; Evelyne Cohen, professeure d'histoire contemporaine, Larhra/Enssib Lyon ; Julia Csergo, professeure d'histoire contemporaine Université du Québec à Montréal (Canada) ; Olivier Faure, professeur émérite d'histoire contemporaine, Larhra/Université Lyon 3 ; Stéphane Frioux, maître de conférences en histoire contemporaine, Larhra/Université Lyon 2 ; Matthieu Poux, professeur d'archéologie romaine et gallo-romaine, Université Lyon 2 ; François Richard, honoraire d'histoire romaine, Université de Nancy ; John Westbrook, associate professor, Bucknell University (Pennsylvanie, USA).

ACTES du FESTIVAL d'HISTOIRE de MONTBRISON.

L'eau, source de vie

Préface : M. le président de la Diana

M. le maire de Montbrison

Introduction : l'eau fait l'histoire, par Didier Nourrisson

Chap. 1 : Merveilles de l'eau

« Rift et eaux minérales en Forez, par Georges Vittel.

« L'eau dans le système diététique gréco-romain », par Dimitri Tilloi d'Ambrosi.

« Symbolique et fonction de l'eau dans les religions pendant l'Antiquité romaine et paléo-chrétienne », par François Richard.

« L'eau sur le corps : propreté et enfance au XIXe siècle », par Julia Csergo.

« Un thermalisme populaire à l'aube du XIXe siècle », par Olivier Faure.

Chap.2 : gestion des eaux sur terre et sur mer

« Importance et problèmes de l'eau dans la Marine au cours des expéditions : l'exemple de Brest., par Nicole Mainet et Alain Boulaire.

« L'eau en Forez au temps de Louis XIV. Conflits et dangers », par Jacqueline Besson Le Huédé.

« Les fontaines d'eau à Saint-Etienne au XIXe siècle », par Jérôme Sagnard.

« La bataille des eaux potables urbaines à la Belle Epoque », par Stéphane Frioux.

« La gestion de l'eau dans les bâtiments traditionnels », par Marion Douarche.

Chap.3 : eau naturelle ou eau construite ?

« Boire de l'eau ne coule pas de source dans la France moderne (XVIe-XVIIIe siècles) », par Matthieu Lecoutre.

« Eau et vin, les accords impossibles (années 1880 - années 1910) », par Stéphane Le Bras.

« L'invention d'une eau minérale : Badoit », par Yves Peycelon.

« Boire de l'eau dans les restaurants de tempérance en France (fin du XIXe – début du XXe siècle) », par Victoria Afanasyeva.

Chap.4 : L'eau en représentation :

« Eau du noir, eau du blanc : boire en Côte d'Ivoire aux XIXe – Xxe siècles », par Désiré M'Brah.

« L'eau au fil des lectures courantes : l'exemple des *Suzette* de Marie-Robert Halt à la fin du XIXe siècle », par John Westbrook.

« Le traitement de l'eau au cinéma », par Vincent Chenillat.

« Pédagogie de l'eau. Les films fixes d'enseignement », par Didier Nourrisson.

Présentation des auteurs et résumé des communications

Conseil scientifique et comité d'organisation

Introduction

De l'eau dans l'histoire

Après le colloque *Boire et manger. Une histoire culturelle* (Montbrison, novembre 2016), il est apparu, comme une évidence, le manque d'eau dans l'histoire des hommes. Quand il est question de boire, les historiens se penchent sur les alcools. L'eau serait-elle impure à la conversation savante ? Trop banale, trop vitale ?

« Ce n'est pas sans raison que notre planète est considérée comme la planète de l'eau. Sans l'omniprésence de cet élément sur la Terre, aucune forme de vie que nous lui connaissons n'aurait pu exister. Quelques organismes très simples peuvent subsister sans air, mais aucun ne peut se passer d'eau »¹.

L'eau est d'ailleurs l'objet d'une actualité récidivante, chargée d'inquiétudes². Elle a donc une histoire mouvementée.

Sans doute, il ne manque pas de colloques sur les eaux thermales, sur l'eau en tant que source d'énergie, sur l'eau, douce ou salée, qui conduit les transports. Sans doute, il ne manque pas de monographies économiques sur les sociétés productrices d'eaux industrielles, ou commercialisant des eaux minérales³. Des ouvrages récents, à teinture

1- Extrait d'une brochure publiée par l'UNESCO dans le cadre du Programme hydrologique international et intitulée *Water and the city*. Cet ouvrage a été rédigé par le professeur Gunnar Lindh, qui enseigne l'hydrologie appliquée à l'Institut de technologie de l'Université de Lund en Suède. Cf « Merveille de l'eau », *Le courrier de l'Unesco*, janvier 1985.

2- Exemple récent : « notre planète a soif », dossier de *Valeurs mutualistes*, n°316, 2^e trimestre 2019.

3- Citons localement : « La source Bertrand à Sail-sous-Couzan », par Stéphane Prajalas, in *Village de Forez*, n°128, octobre 2018, p.29-34.

plus ou moins écologique, évoque l'avenir de l'eau⁴. Mais, en histoire, a-t-on déjà pris à bras le corps, si on ose dire, l'eau de lavage et l'eau de boisson ?

Pourquoi associer d'ailleurs le lavage et la boisson ? Parce que ces eaux transforment l'homme, le vivifient, en surface et à l'intérieur. Son absence ou insuffisance les tuent sûrement. Elles constituent un rituel de la vie quotidienne : purification, santé physique et psychique, alimentation.

Hier, aujourd'hui, demain sans doute, l'eau fait l'histoire. Matière apparemment intemporelle, insaisissable, transparente et évanescence⁵, l'eau laisse pourtant des traces profondes dans la mémoire des hommes. Traces matérielles : réseau d'adduction, filtres, fontaines, puits ; sur la table, verres, tonneaux, bouteilles. Traces indirectes ou immatérielles : conflits de propriété, de proximité ; représentations artistiques, rites de purification ; métiers de l'eau. En somme, les politiques, les économies, les sociétés, les cultures sont imprégnées d'eau.

Pour ce travail, nous avons réuni archéologues et historiens, mais aussi géologues, ethnologues et littéraires. En tandem ou en soliste, en Forez ou ailleurs, de l'Antiquité à nos jours. Nous avons aussi stimulé les compétentes sociétés savantes, *La Diana*, en premier lieu, ainsi que *Les amis des thermes d'Aquae Segetae* et *Villages de Forez*. Ce qui fait l'originalité de ces Actes : l'amalgame des chercheurs locaux et des réputés universitaires ; la présence des expositions présentées au Festival d'Histoire.

Montbrison est justement une ville d'eaux et d'histoire. Les qualificatifs, antithétiques ou complémentaires, de l'eau en histoire peuvent se nourrir d'exemples locaux.

« eau sacrée/eau profane ; eau sainte, eau saine » : l'eau assure, suivant

4- Allusion claire à l'ouvrage d'Eric Orsenna, *L'avenir de l'eau* (Paris, le Livre de Poche, 2016).

5- Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1942 ; Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1949 ; Hana Aubry (dir.), *Imaginaires de l'eau, imaginaire du monde*, Paris, La Dispute, 2007.

l'époque, le salut (éternel) ou la santé (sur Terre). A Montbrison, les sources guérisseuses d'Aquae Segetae (la cité thermale de la déesse Segesta) se muent en « fontforts » (*fons* en langue occitane signifie « source »). Que dire des eaux de bain dans les fonds baptismaux de la collégiale Notre-Dame ou dans les eaux boueuses de l'étang de Vidrieux. Les Monts du Forez sont aussi parsemés de lieux de cultes miraculeux ou maudits : l'Hermitage de Noirétable, source miraculeuse ; le gourd des Ailières, près de Chalmazel ; le culte de Saint Martin à Vial, hameau de Saint-Georges-en-Couzan⁶.

« eau de vie, eau de mort » : les eaux stagnantes, les eaux courantes, les « eaux ferrugineuses », portent en suspension les germes de mort comme les éléments de vie. Après tout, Bacchus a grandi avec l'eau des Nymphes, avant de passer au vin avec son précepteur Silène. A remarquer que nos fontforts d'hier sont fermées aujourd'hui pour cause d'insalubrité !

« Eau naturelle ou eau construite » : la vraie nature de l'homme est d'être construite historiquement. Captée, forée, canalisée (pensons au bief comtal qui vient du haut Forez ou à l'acqueduc du Gier), elle est amenée jusqu'au consommateur depuis longtemps. Elle est décantée, amendée, dégazéifiée, regazéifiée, transformée par la révolution industrielle, mise en pots, en bouteilles. Auparavant, l'eau de nos ruisseaux, le Vizézy, le Moingt, servaient aux riverains, pour le lavage du linge, pour le bain des hommes, et pour la boisson. Le premier *Traité des eaux* de la Renaissance est celui du médecin humaniste Laurent Joubert, écrit pendant les quelques mois de 1559 où il pratiquait son art à Montbrison⁷.

6- Un Dianiste nous rapporte cette anecdote : « on invoquait saint Martin contre la sécheresse. On raconte qu'un sceptique qui avait vidé les cavités du site de la statue n'a pu retrouver le sommeil qu'en allant au Lignon voisin afin de retrouver l'eau pour les remplir. Un petit édifice roman, en ruines, a dû contribuer à christianiser le site. »

7- David Gentilcore, « Et les grenouilles crient de joie » : Laurent Joubert et la qualité de l'eau ». Colloque international de Lyon 21-23 juin 2018 *Laurent Joubert, médecin et écrivain (1529-1582)*.

Elle est finalement une « eau sociale », destinée à tous suivant son niveau de vie. Pour les pauvres, pensons au bain de rivière, aux lavoirs, aux fontaines publiques (« la fontaine des ladres » à l'hôtel-Dieu de Montbrison jusqu'en 1976). Pour les riches, les thermes, l'eau minérale embouteillée, le lavage de propreté dans la « salle de bain ». Disqualifiante, pour certaines catégories sociales, certains peuples sans eau, elle est aussi discriminante dans les relations hommes/femmes pour la corvée d'eau.

Enfin, L'eau fait figure (« au figuré ») dans une histoire vivante des représentations : dans les Arts, les Lettres, les médias. A domicile, à l'école ou dans la rue.

L'eau est ainsi polymorphe, polysémique. « Il y a dans l'eau plus que le crocodile », dit la sagesse africaine. Par cette plongée dans l'histoire, nous allons essayer de la rendre tangible, visible, saisissable.



Fig. 1 : Montbrison, ville d'eaux et d'histoire, carte postale (coll. privée).

LECOUTRE Matthieu

Matthieu Lecoutre est docteur en histoire moderne, professeur en Classe Préparatoire aux Grandes Ecoles à Lyon (lycée Edouard Herriot), chercheur associé au LARHRA. Il est l'auteur de : *Le goût de l'ivresse. Boire en France depuis le Moyen Age (Ve – XXIe siècle)*, Belin, 2017 ; *Ivresse et ivrognerie dans la France moderne*, Rennes, PUR, 2011. Lecoutre.matthieu@orange.fr

Résumé de la communication : « **Boire de l'eau ne coule pas de source dans la France moderne (XVIe-XVIIIe siècles)** »

Cet article vise à questionner la consommation d'eau dans la France moderne. L'utilisation des sources médicales permet de comprendre que la consommation d'eau est dans l'ensemble considérée comme un pis-aller pouvant faire office de médicament ou de poison. Dans tous les cas, l'eau n'est en aucun cas une boisson hypervalorisée et hyperculturalisée à l'époque moderne, contrairement au vin.

M'BRAH Kouakou Désiré

Historien, Désiré M'Brah, est enseignant-chercheur à l'Université Alassane Ouattara de Bouaké. Il mène ses recherches sur l'histoire du monde sénégalais de Côte d'Ivoire dont il a publié déjà un ouvrage et plusieurs articles scientifiques. Est intervenu au colloque d'histoire précédent. desirembrah@uao.edu.ci

Résumé de la communication : « **Eau du noir, eau du blanc : boire en Côte d'Ivoire. XIXe – XXe siècle** »

L'eau est la condition *sine qua non* du peuplement de la Côte d'Ivoire et du développement des hommes qui l'habitent. L'eau est recherchée plus pour sa saveur, son goût et sa fraîcheur que pour sa qualité biologique. Cependant, à partir de 1893, la colonisation française juge cette eau infectée de parasites et de microbes. Aussitôt, la Métropole entreprend dans la colonie ivoirienne des travaux d'adduction en eau potable. La poursuite de cette tâche innovante est

confiée en 1959 à la SODECI (Société de Distribution d'Eau de la Côte d'Ivoire). L'indépendance de la Côte d'Ivoire voit l'expansion de l'alimentation en eau potable dans de nombreuses agglomérations, et l'apparition d'une eau minérale locale baptisée "AWA" en 1980. Ainsi, cette étude vise à appréhender l'évolution de la conception de l'eau par ses habitants et les différentes utilisations qu'ils en font durant les périodes coloniale et postcoloniale.

Mots clés : Côte d'Ivoire- Eau- colonisation-indépendance – mentalité-SODECI- hydraulique.

Abstract : Water is the sine qua non of the population of Côte d'Ivoire and the development of the people who live there. Water is sought more for its flavor, taste and freshness than for its biological quality. However, from 1893, French colonization found this water infected with parasites and microbes. Immediately, the Metropolis undertakes work in the Ivorian colony to supply drinking water. The continuation of this innovative task was entrusted in 1959 to SODECI (Water Distribution Company of Côte d'Ivoire). The independence of Côte d'Ivoire sees the expansion of drinking water supply in many settlements, and the emergence of a local mineral water called "AWA" in 1980. Thus, this study aims to understand the evolution of the design of water by its inhabitants and the different uses they make during the colonial and postcolonial periods.

Key words : Ivory Coast - Water - colonization - independence - mentality - SODECI - hydraulics.

NOURRISSON Didier

Didier Nourrisson est professeur émérite de l'Université Claude Bernard Lyon 1 et de l'Ecole Supérieure d'Education et de Pédagogie de Lyon. Il est membre du LARHRA, administrateur de La Diana et président du conseil scientifique du colloque.

**Eau du noir, eau du blanc : boire en Côte d'Ivoire XIXe –
XXe siècle**

Désiré M'BRAH

L'eau irrigue les groupes humains autant qu'elle irrigue ses terres et abreuve ses troupeaux. Cette importance de l'eau apparaît dans le peuplement dont le choix obéit généralement à la proximité d'un cours d'eau. Les cours d'eau (marigots, rivières, et fleuves) abondants en Côte d'Ivoire permettent aux différentes populations de s'approvisionner en eau. Elles parviennent à développer la technique de construction de puits qui consiste à extraire de la nature une qualité de boisson. Ces populations utilisent l'eau pour se désaltérer mais également pour faire la cuisine et entretenir leur hygiène corporelle. En outre, l'eau participe à la guérison des malades grâce au recours aux végétaux.

Indispensable, la consommation de l'eau est quotidienne et régulière chez les habitants de la Côte d'Ivoire. Cependant, elle connaît une profonde mutation avec l'avènement de la colonisation française le 10 mars 1893. Le colon qui met en cause l'hygiène de l'eau consommée par les autochtones, introduit progressivement l'eau de robinet à partir de 1914. L'avènement de l'eau potable en Côte d'Ivoire épouse parfaitement la vocation civilisatrice de l'homme blanc. Cette initiative coloniale trouve l'assentiment des nouvelles autorités qui décident de poursuivre la distribution de l'eau potable. La conception du progrès induit en effet la création d'un réseau de distribution d'eau et d'accès de tous à ce réseau. Cette tâche importante et vitale est confiée le 4 septembre 1959 par l'Etat à la Société de Distribution d'Eau de la Côte-d'Ivoire (SODECI), une société privée avec les actions de la Société d'Aménagement Urbain et rural (SAUR, 2014).

Conçue au départ pour la ville d'Abidjan, l'adduction d'eau

potable gagne progressivement l'intérieur du pays de 1960 à 1973. Devant ces progrès, la SODECI obtient la réalisation et l'exploitation des adductions d'eau dans toutes les villes et les villages de la Côte d'Ivoire. Cette décision favorise l'essor de l'adduction d'eau dans 112 villes ivoiriennes en 1973. En 1980, la SODECI découvre une nappe profonde appelée "la nappe du Maestrichtien" dans la région d'Abidjan. D'excellente qualité, l'eau de cette nappe est exploitée pour la production d'eau minérale baptisée "Awa". Elle demeure la boisson privilégiée des restaurants et milieux urbains. Persuadées que l'eau est offerte gracieusement par la nature, les populations ivoiriennes dans leur grande majorité n'y voient qu'un produit de luxe. Conseillée par les médecins, la bouteille d'eau minérale peine à entrer dans les habitudes du « boire » des Ivoiriens.

A travers l'histoire de la Côte d'Ivoire, la présente communication, qui est une esquisse d'histoire des représentations, vise à montrer la conception de l'eau et à appréhender l'évolution de ses différents usages. Comprendre la culture de l'eau par les populations ivoiriennes durant les périodes coloniale et postcoloniale est l'occasion pour l'historien, tout en demeurant dans sa spécificité, de réfléchir aux différents rapports entre l'homme et son environnement naturel. L'objectif de l'étude est d'apprécier l'évolution de la conception et de l'usage de l'eau de la colonisation française à l'indépendance de la Côte d'Ivoire.

Pour atteindre cet objectif, la méthodologie s'est appuyée sur le binôme recherche documentaire et entretiens. La recherche documentaire a consisté à circonscrire les contours du sujet pour mieux l'appréhender. En cela, le recours aux sources d'archives coloniales demeure indispensable pour la période coloniale. Ensuite, les sources imprimées de la SODECI et les entretiens réalisés avec les consommateurs ont permis de recueillir des informations sur la période postcoloniale. L'exploitation de toutes ces sources permet de dégager

le cadre chronologique de l'étude qui part de 1893 à 1990. L'année 1893 marque le début de la colonisation française en Côte d'Ivoire tandis que la seconde borne chronologique voit une innovation dans le secteur hydraulique avec l'introduction d'un nouveau système appelé Hydraulique Villageoise Améliorée (HVA). De 1893 à 1990, l'étude se propose d'analyser trois axes de recherche, à savoir l'eau en Côte d'Ivoire en contexte colonial : regard croisé (1893-1914), les esthétiques coloniales et ses suites (1914-1959) puis boire en post colonie (1960-1990).

1. L'eau en Côte d'Ivoire en contexte colonial : regard croisé (1893-1914)

L'eau du Noir

Pour les populations noires de la Côte d'Ivoire, l'eau est indispensable à la vie. Toute leur culture révèle l'importance fondamentale accordée à l'eau dont dépend obligatoirement la vie des hommes. L'eau revêt trois symboliques dominantes : source de vie, moyen de purification et centre de régénérescence. Cette triple importance de l'eau transparaît dans les vers suivants :

« Vous, les Eaux, qui réconfortez, Apportez-nous la force, la grandeur, la joie, la vision! ...Souveraines des merveilles, Régentes des peuples, les Eaux! ...Vous les Eaux, donnez sa plénitude au remède, Afin qu'il soit une cuirasse pour mon corps, et qu'ainsi je voie longtemps le soleil ! » (Bohbot, 2008, p. 5).

L'eau est une ressource naturelle unique, une ressource précieuse indispensable à tous leurs besoins humains fondamentaux, notamment, l'alimentation, l'eau potable et la santé. L'eau est donc une source de vie constituant un élément primordial dans la vie de l'homme car elle représente les 2/3 du poids corporel de l'homme. Les

populations savent intuitivement que l'homme peut rester plusieurs jours sans manger mais il ne peut vivre plus de trois jours sans boire (Mme Birgit Halle, 2006). Les plantes et les animaux en ont également besoin pour satisfaire leurs besoins quotidiens. L'eau est par conséquent la première richesse irremplaçable que l'environnement naturel fournit gracieusement.

La quête de l'eau a été un facteur décisif du développement et du maintien des groupements humains sur un site géographique. La présence de l'eau a présidé au peuplement du territoire ivoirien en favorisant l'établissement des villages et des campements. L'existence de l'eau a toujours attiré l'installation des hommes dans une région donnée, c'est la loi de l'eau pour expliquer la concentration des populations humaines à proximité des plans et des cours d'eau. En cela, la Côte d'Ivoire dispose de quatre grands fleuves, le Cavally, le Sassandra, le Bandama et la Comoé qui arrosent tout son territoire d'Ouest en Est. Outre ces fleuves, le territoire bénéficie d'un réseau hydraulique dense de lagunes concentrés essentiellement au Sud sur près de 350 km. Autour de ces lagunes, se sont implantées les populations dites lagunaires (Tehaman, Ahizi, Avikam et Adjoukrou) accoutumées à la pratique de la pêche. En général, toutes les populations ont accès à l'eau par le biais des rivières, des marigots, des fleuves et des sources naturelles. L'eau de pluie est également recueillie pendant la saison des pluies pour les usages domestiques de la famille.

L'approvisionnement en eau des ménages incombe essentiellement aux femmes et aux filles. Elles consacrent un certain temps de trajet jusqu'au point d'eau, transportent et stockent l'eau domestique dans des contenants. Selon la construction sociale africaine des rôles, la corvée d'aller chercher l'eau domestique à l'extérieur du village et de la stocker revient au sexe féminin, d'où son fardeau de la corvée de l'eau. Une femme sur dix utilise plus de 20 % de son temps d'activités à la collecte et la gestion de l'eau (Stéphanie Dos

Santos, 2014, p. 104). En Afrique subsaharienne, on estime que le genre passerait quelques 40 milliards d'heures par an à s'acquitter de cette tâche (PNUD, 2006, p. 48). Du fait de la primauté masculine, les hommes ont fixé les normes de la société traditionnelle, reléguant ainsi la femme à toute activité ne nécessitant pas assez d'efforts physiques énormes tels que l'approvisionnement en eau de la famille. Dans cette construction sociale, les hommes vont rarement chercher l'eau destinée principalement à boire et à préparer le repas. Avoir quotidiennement de l'eau fraîche pour désaltérer son époux et ses enfants requiert une méthode de conservation de l'eau.

A cet effet, les femmes bénéficiaient de récipients issus de la céramique traditionnelle. Réservée généralement aux femmes des castes, cette activité produisait des jarres de grande taille (35 à 60 cm de haut environ). Ces jarres faites à partir d'argile cuite, sont appelées "canaris" par les populations ivoiriennes. De forme sphérique, les canaris étaient utilisés par les femmes pour conserver l'eau destinée aux travaux domestiques et à la consommation journalière. Ils sont recouverts parfois d'un couvercle fait de quelques planches ou de feuilles pour éviter que la poussière ne trouble l'eau potable recueillie. Les jarres sont entreposées sous les auvents devant les cases, plus rarement à l'intérieur des habitations, généralement en plein air dans la cour de la concession sous un arbre, comme l'illustrent les photographies ci-dessous.

Leur emplacement est fixé pour éviter qu'elles soient exposées au risque de cassure du fait de leur fragilité. Chaque famille restreinte en possède une à trois, l'une contient de l'eau potable pour cuire et se désaltérer, l'autre de l'eau non potable pour les autres tâches ménagères (Alain, 1970). Outre les jarres, lesalebasses servent à puiser l'eau et à la boire. La confection des jarres et desalebasses est l'apanage des femmes malinké telles que les Djéli. La descente des Mandé vers la Côte d'Ivoire à partir du XIVème siècle, a contribué largement à la



Photos 1 et 2 : Vue de jarres couverte et non couverte

Photo 3 : vue de l'intérieur d'un puits

Source : clichés M'Brah, octobre 2018

diffusion de ces récipients. De même, leur présence introduit une autre source d'approvisionnement en eau potable, le puits. Spécialistes du creusement des puits, les Mandé développent ce type d'adduction en eau potable. Le forage du puits est fait manuellement avec des pioches dans la cour pour leur permettre de réduire la distance pour s'approvisionner en eau potable. Les femmes doivent simplement se servir d'un puisatier attaché à une corde pour aller chercher l'eau au fond du puits.

Le puits est adapté plus aux régions septentrionales du pays où la nappe phréatique est peu profonde (aquifère entre 5 et 30 mètres). C'est l'aménagement le plus rudimentaire dont la maintenance est très limitée. Par ailleurs, le puisage peut s'effectuer par plusieurs personnes en simultané. Le débit du puits est fonction de la pluviométrie, la saison sèche voit son assèchement (Secrétariat de la Convention sur la diversité biologique, 2010, p. 9). Souvent bordés par des pierres pour les renforcer et les empêcher de s'effondrer, ces puits creusés constituent des sources anciennes d'approvisionnement en eau. Pour les populations, la nécessité d'avoir de l'eau et d'en disposer en tout temps et en quantité suffisante est permanente. Cependant, l'intrusion du Blanc suscite une remise en cause de la potabilité de l'eau fournie par les puits et les cours d'eau.

L'eau du Blanc

Après les explorations de la Côte d'Ivoire, le colonisateur retient non seulement que les populations vivent dans des conditions d'hygiène précaires mais également que leurs eaux d'alimentation (sources, marigots, rivières ...) sont à la base d'un très grand nombre d'affections graves telles que les diarrhées, les bilharzioses, etc (J-K Koffi, 1986, p. 185). Ce tableau sanitaire sombre est aggravé par l'existence d'une épidémie de peste et de fièvre jaune, comme le révèle un journal français (Trouillet, 1902, p. 3):

« La capitale, Grand-Bassam, fut décimée en 1899 par la peste

et la fièvre jaune. On dû envoyer les habitants camper à Mossou, dans une presqu'île voisine et brûler toutes les maisons. D'ailleurs, le centre administratif se trouve maintenant à Bingerville. ».

En réalité, la colonie ivoirienne n'a pas enregistré de cas de peste car elle a toujours été reconnue indemne de peste et de choléra. Il s'agit par contre de la fièvre jaune¹ qui décimait surtout les Européens. En 1907, 75 % des décès du côté des Européens, étaient dus au paludisme (Danielle, 1978). En conséquence, la colonie, à l'image de tout continent africain, fut considérée comme le tombeau de l'homme blanc en raison de son climat délétère et des ravages causés par les maladies parmi les Européens qui s'y sont aventurés. Devant cette situation inquiétante, les médecins français² unanimement jugèrent l'eau polluée responsable de la plupart des épidémies dans ces localités. Oui, l'eau propage les maladies et transmet les épidémies aux hommes. A ce propos, les conclusions du pharmacien sont sans équivoque (Gaudichard, 1907, p.3-4) : « L'eau lorsque nous l'absorbons entraîne en nous ces germes des épidémies : les microbes. Quand nous disons de toutes les épidémies, que l'on veuille bien croire, que ce terme n'est pas exagéré. »

Dès lors, s'installe une grande méfiance à l'égard des eaux de la colonie car les uns et les autres restent persuadés que les eaux rencontrées dans la nature ne sont jamais d'une pureté parfaite. Pis, une sévère mise en garde est faite aux Européens qui s'y rendent : « Prenez garde à l'eau que vous buvez ! Prenez-y garde toujours » (Gaudichard, 1907, p. 8). Le boire du Noir est donc incriminé car potentiellement

1- Cf. Ch. Wondji, « La Fièvre jaune à Grand-Bassam, 1839-1903 » in R. Franc, *Hist. Outre-Mer*, n° 215, 1972, p. 205-239.

2- Entre 1870 et 1910, les avancées des recherches avec notamment Louis Pasteur ont permis d'identifier les ennemis de la santé, encore appelés "monstres invisibles" tel que le bacille de Koch découverte en 1882. Ainsi, les maladies infectieuses et contagieuses sont répertoriées (tuberculose, choléra, typhoïde, ...). Stéphane Frioux et Didier Nourrisson, 2015, *Propre et sain ! Un siècle d'hygiène à l'école en images*, *àp.cit.*, p.11.

contagieux. Face à la dangerosité de cette eau, le colonisateur est cependant surpris de la vitalité des Noirs. Alors, l'on en déduit que les Noirs possèdent une immunité naturelle (Danielle, 1978, p. 49). Il est vrai que la médecine européenne en est à ses débuts dans la colonie, les Noirs possèdent leurs guérisseurs traditionnels (féticheurs, marabouts) qui leur promulguent des soins à l'aide des plantes³. La plupart du temps, les maladies hydriques (diarrhées, dysenterie, paludisme, choléra,...) sont considérées comme des punitions des dieux suite à une transgression des coutumes ou des sortilèges⁴. La gravité de la maladie est fonction bien souvent de l'importance de la faute commise. L'eau n'est presque jamais tenue pour responsable car source de vie. Cet état de fait ne permet pas à l'homme blanc de connaître le nombre de malades parmi les Africains⁵. En outre, conçu en 1905 et mis en place en 1906 en Côte d'Ivoire, l'A.M.I. (Assistance Médicale Indigène) est un échec qui provoque sa réorganisation après 1925 (Danielle, 1978, p. 42). Le dysfonctionnement de l'A.M.I. n'a pas permis d'apporter aux populations noires les soins médicaux nécessaires, ce qui aurait favorisé le recensement des malades, la nature de leur maladie, et le taux de mortalité.

Afin d'éviter que les Européens continuent de périr par les

3- Devant la maladie, les sociétés ivoiriennes ont été loin d'être désemparées. Une riche expérience, accumulée au cours des siècles, leur permettait de lutter contre toutes espèces de maladie. Simon Pierre Ekanza, *L'Afrique au temps des Blancs (1880-1935)*, Abidjan, les éditions du CERAP, p.117.

4- Jacques Lépé Topka, « L'adoption de la médecine moderne en Côte d'Ivoire au début du siècle » in *La Côte d'Ivoire : regards croisés sur les relations entre la France et l'Afrique*, Université de Nantes, centre de recherche sur l'histoire du monde atlantique, 2000, p. 114.

5- Dans son étude, Jean Paul Bado soutenait d'après les témoignages des explorateurs et navigateurs que l'Afrique fut longtemps un «tombeau» aussi bien pour les Noirs africains que pour les Européens, et les Arabes. En revanche, la médecine européenne était trop imbue d'elle-même pour considérer un tant soit peu la médecine africaine qualifiée de d'empirico-métaphysique. Jean-Paul Bado, 1999, « Histoire, maladies et médecines en Afrique Occidentale XIXe-XXe siècles » in *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 86, n°322-323, p. 260.

épidémies causées par l'eau, le colonisateur opte pour l'application de la politique d'hygiène vulgarisée depuis la fin du XIX^{ème} en métropole. En cela, bon nombre de médecins français à l'image du docteur Georges Treille, mettent l'accent sur cet impératif : « Sans l'hygiène pratiquée dans la vie privée comme dans l'administration publique, étendue aux personnes comme aux choses dans tout ce qui concerne l'individu aussi bien que le groupement collectif, nulle sécurité sous les tropiques » (Treille, 1899, p. 7). La qualité de l'eau du Noir est entièrement remise en cause, sa potabilité est mise en doute comme le souligne Jules Rochard (Rochard, 1896) :

« Ils boivent l'eau des mares dans lesquelles viennent s'abreuver leurs troupeaux, où les femmes bavent leur linge et jettent souvent leurs eaux ménagères. Dans ces eaux croupissantes, la matière organique se putrifie ; les infusoires et les microbes pullulent, se développent et meurent sous l'action d'un soleil de feu ».

Aussi, dès les débuts de la colonisation ivoirienne, injonction est faite aux Européens de ne point consommer l'eau du Noir. Suite à l'action pressante des hygiénistes, la mentalité européenne conçoit désormais l'eau potable selon les nombreux critères suivants :

« Une eau potable doit être fraîche, limpide, sans odeur; de saveur faible, n'être ni désagréable, ni fade, ni salée, ni douçâtre, contenir peu de matières étrangères, être suffisamment aérée, dissoudre le savon sans former de grumeaux, ne contenir aucun germe pathogène et voilà. »

La qualité sanitaire de l'eau devient une préoccupation majeure pour le blanc. Déjà au XX^{ème} siècle, l'hygiène est devenue un comportement, un modèle que tout Européen doit suivre⁶. Dans

6- Après la découverte des microbes en 1881 par Louis Pasteur, une ère nouvelle s'ouvre dans l'approche de l'alimentation en eau potable à travers sa

la colonie de Côte d'Ivoire, l'eau du blanc est constituée d'eau minérale⁷ et d'eau naturelle ayant subi préalablement des procédés rudimentaires de purification. En l'absence d'eau minérale, l'Européen doit se résoudre rigoureusement à boire l'eau du Noir qu'après l'avoir filtrée ou l'avoir fait bouillir. Ces deux moyens de purification sont indispensables parce qu'il est obligé de consommer beaucoup d'eau sous les tropiques au risque d'être déshydraté. La longue distance entre la Métropole et la colonie ne favorise pas l'approvisionnement régulier et rapide des Européens en eau minérale, les bateaux mettant des mois avant d'accoster sur les côtes ivoiriennes. Or, ils ont besoin d'avoir de l'eau potable immédiatement et à profusion.

Pour ce faire, L'ébullition est le procédé le plus simple et le plus sûr à la portée de tous et en tout lieu. La stérilisation de l'eau par l'ébullition est donc un procédé des plus commodes qu'il ne faut pas hésiter à employer quand on n'est pas absolument certain de la parfaite innocuité de l'eau dont on dispose (Laumonier, s.d., p. 5). En ce sens, le docteur Henri Collin (Collin, 1894, p. 12) atteste de l'efficacité de l'ébullition en arguant que la grande majorité des germes pathogènes ne résiste point à une température de 100°, à plus forte raison à une température plus élevée. La pasteurisation permet d'éliminer les microbes d'une eau impure mais détériore le goût de l'eau. Aussi, l'eau du blanc est potable grâce à la filtration qui n'a aucun inconvénient. C'est le mode d'épuration par excellence avec le filtre Chamberland reconnu comme le filtre officiel de l'armée (Collin, 1894, p. 17). Toutefois, son poids ne facilite pas toujours son transport vers la colonie.

Alors, le colonisateur se décide à transférer ses acquis

célèbre phrase «Nous buvons 90% de nos maladies».

7- Découverte par le marquis de Lessert en 1789, l'eau minérale "Evian source Cachat" est l'une des premières eaux de source en France. En 1826, cette eau est mise en bouteille dans des cruches de terre. A partir de 1908, elle est commercialisée en bouteille de verre fabriquée par les verreries Souchon-Neuvel, ce qui permet son exportation vers les colonies françaises.

technologiques vers la colonie de Côte d'Ivoire en vue de réaliser sa propagande de civilisation au sein des peuples acquis à son influence.

2. Esthétiques coloniales et ses suites (1914-1959)

Boire de l'eau potable : la matérialisation de la "mission civilisatrice" de l'homme blanc

Vue l'impureté des eaux du Noir, le colonisateur s'assigne le devoir d'apporter le progrès européen aux populations de la Côte d'Ivoire qui en sont privées. Cette décision s'inscrit dans l'appel lancé par l'écrivain britannique, Joseph Rudyard Kipling à travers son célèbre poème dont en voici quelques vers traduits de l'anglais (Kipling, 1899) :

*« Assumez le fardeau de l'homme blanc
Les sauvages guerres de la paix
Nourrissez la bouche de la famine
Et faites que cesse la misère »*

Jules Ferry s'inscrit dans la même perspective, en précisant encore davantage la mission visiblement supérieure dont la France avait le devoir de s'acquitter : civiliser les races inférieures en leur inculquer ses idées, dans la mesure du possible, pour les rendre meilleurs. Le "fardeau de l'homme blanc" consista dans un premier temps à créer impérativement les conditions d'hygiène nécessaires pour réduire la mortalité européenne et favoriser l'exploitation économique de la colonie. Des directrices furent aussitôt données aux commandants de cercle dans le but de mettre en place une politique d'hygiène publique.

Il s'agit entre autres d'exiger des Noirs qu'ils habitent dans les villages propres, des cases confortables et saines, autour desquelles est fait un débroussaillage assez étendu, qu'ils aient des points d'eau aussi sains que possible, et qu'ils combler les marigots et dépressions⁸. Il est

8- ANCI : 1 EE 2 (9) : Colonie de la Côte d'Ivoire, Affaires politiques, instructions relatives à l'administration des cercles, 1912, 1914, 1919.

question de combattre efficacement les germes nocifs des maladies dont le plus redoutable était le moustique. Dans ce cadre, les services d'hygiène luttent contre les eaux stagnantes et les gîtes à larves des moustiques, vecteurs du paludisme. Ainsi, toutes les localités sont sommées d'enlever les mauvaises herbes autour des villages et des concessions. Des campagnes médicales sont menées dans les régions où les conditions laissent le plus à désirer. L'hygiène chère au bien-être du colonisateur prend forme en Côte d'Ivoire. C'est un impératif pour la marche vers la santé des colons, les premiers véritables bénéficiaires de l'action sanitaire. La discipline hygiéniste imposée aux colonisés a pour objet principal de protéger les Européens contre les maladies contagieuses.

Civiliser les populations noires revient à importer les pratiques hygiénistes de la Métropole française vers la Côte d'Ivoire qui n'a aucune notion d'hygiène. Toutefois, tous les préceptes d'hygiène se heurtent à un problème d'ampleur : sans eau potable, leur accomplissement est difficile (Frioux, Nourrisson, 2015, p.130). Outre l'ébullition et le filtrage vient la méthode de purification de l'eau par des produits chimiques (l'ozone et le chlore). Après la Première Guerre Mondiale, l'emploi du chlore se généralise, c'est la « verdunisation »⁹. Elle est moins coûteuse et d'un emploi plus simple que l'ozone. De plus, la javellisation offre un bénéfice gustatif et son effet est plus durable. Ce nouveau procédé pour rendre l'eau potable est vulgarisé auprès des populations colonisées. Cependant, elle a plus de succès auprès des Noirs qui, au contact des Blancs, adoptent les comportements hygiénistes. Parmi eux figurent la jeune nouvelle élite intellectuelle, les anciens combattants et les métis¹⁰.

9- La verdunisation est un procédé de désinfection de l'eau par la chloration. Elle fut d'abord testée dans la région de Verdun et plus particulièrement lors du siège de Verdun en septembre 1916. Elle a pour ancêtre la javellisation née en 1777 dans le village de Javel, à l'ouest de Paris, qui a donné son nom au produit du chimiste français Claude Louis Berthollet, l'eau de javel (une solution de chlorure et d'hypochlorite de potassium).

10- Jacques Lépé Topka, *op.cit*, p. 121.

Aller chercher de l'eau à la rivière ou au puits est un handicap quotidien à la mise en valeur de la colonie. L'implantation d'un système de distribution d'eau potable s'impose comme élément majeur de la modernisation de la vie des Européens expatriés. Les deux premières capitales de la Côte d'Ivoire : Grand-Bassam et Bingerville sont équipées d'un système d'adduction d'eau potable avant 1914. Abidjan, la troisième capitale, en a bénéficié à partir de 1937. D'autres villes de la colonie, Bouaké, Dimbokro et Dabou sont équipés en 1938 mais très sommairement. Par contre, Daloa, Divo, Gagnoa et Sassandra voient les travaux débutés en 1939 puis interrompus du fait de la Seconde Guerre (Saint-Vil, 1983, p. 475). Comme matériel, à Abidjan, trois forages équipés d'une pompe électrique ont été creusés avec une capacité de 5.000 m³/j. Après la sortie des pompes, une conduite amène l'eau aux réservoirs en béton armé sur une hauteur de 61 mètres. Le réseau s'étend, sur une quarantaine de kilomètres. Le traitement est simple : verdunisation et neutralisation par apport de chaux du fait de la forte acidité de l'eau après son passage dans les sables.

Comme en Métropole, la distribution d'eau potable est une compétence dévolue aux communes. À Abidjan, cette tâche est assurée directement par la Mairie par l'intermédiaire de l'un de ses services spécialisés : la Régie des Eaux. Le premier objectif principal de l'approvisionnement en eau potable est alors de contribuer à l'amélioration de la santé des colonisateurs et des populations citadines par la limitation des risques de santé en leur apportant une eau saine et en quantité suffisante. La fourniture d'eau en quantité et en qualité puis la promotion de l'hygiène et de l'assainissement doivent augmenter son impact sur la limitation des maladies d'origine hydrique. L'eau est vendue à l'abonné 0,80 F le mètre cube. Cependant, on notait à cette époque des contrastes importants dans les niveaux de consommation : 300 l/j pour l'Européen et 50 pour l'indigène (Saint-Vil, 1983, p. 476).

À vrai dire, l'alimentation en eau potable est avant tout un pri-

vilège des Blancs, c'est ce qui explique ce large fossé entre la consommation de l'eau du Blanc et du Noir. Pour leur confort domestique, les Blancs bénéficiaient de l'eau potable à domicile tandis que la majorité des Noirs se contentaient des fontaines publiques. Toute la population colonisée n'avait pas accès à l'eau potable car la ville coloniale était un lieu privilégié de Blancs, leur espace réservé politique, culturel, économique et financier (Coquery-Vidrovitch, 1988, p. 63). Contraints de payer l'impôt, les Noirs, dans leur majorité, ne voient pas l'utilité d'acheter l'eau que la nature leur offre gratuitement. Seuls certains d'eux, auxiliaires de l'administration coloniale (gardes, tirailleurs, douaniers, commis-écrivains et interprètes) s'accommodent de ce nouveau mode de vie. La majorité se contente de l'eau des rivières, des marigots et des puits avec utilisation des procédés de purification vulgarisés par le Blanc, car vivre en ville modifie les comportements. Dans les villages, persistent les modes traditionnels d'approvisionnement en eau. La distribution d'eau potable est encore le privilège des grandes agglomérations.

Les premiers équipements ont pu satisfaire les besoins en eau des Européens et des citoyens africains jusqu'en 1950. Cependant, ces équipements n'ont point suivi la croissance démographique des villes. Les migrations urbaines s'accélérent, on va là où le travail existe (Coquery-Vidrovitch, 1988, p. 56). Le ralentissement de la croissance économique, portée essentiellement par l'agriculture, réduit l'attrait des campagnes. L'ouverture du port en 1950 à Abidjan y polarise d'importants flux migratoires. Par son essor spectaculaire, Abidjan est en mesure d'offrir de nouveaux emplois aux Ivoiriens et aux ressortissants des colonies voisines. Cette croissance démographique¹¹ suscite l'apparition des premiers bidonvilles dans la commune. Cet état de fait entraîne inéluctablement l'incapacité des équipements hydrauliques à sa-

11- Abidjan concentre à elle seule 48 000 habitants en 1948 et 125 000 en 1955. Chikouna Cissé, 2013, *Migrations et mise en valeur de la Basse Côte d'Ivoire (1920-1960). Les forçats ouest-africains dans les bagnes éburnéens*, Paris, l'Harmattan, p.219.

tisfaire toute la population. Le journal Abidjan-Matin mentionne qu'un écart n'a cessé de se creuser entre le réseau du Plateau, quartier des Européens et celui des quartiers indigènes où le taux de branchement devint très faible. Pis, 83 % des logements d'Adjamé et 48 % de ceux de Treichville n'ont accès qu'aux bornes fontaines publiques (Saint-Vil, 1983, p. 476). En conséquence, la gestion municipale est décriée. Pour redresser la situation, le gouvernement prend la décision de confier la gestion de l'eau à une société métropolitaine spécialisée.

Distribution d'eau potable en Côte d'Ivoire : une affaire de la SAUR

La mise en œuvre de système d'adduction d'eau est très coûteuse et pas forcément à la portée de toutes les communes avec l'arrêt de l'aide financière de la Métropole. Aussi, les pouvoirs publics métropolitains décidèrent d'instituer le système des concessions à des sociétés privées. C'est la naissance de l'industrie française de l'eau à la fin du XIX^e siècle¹². Une fois de plus, un transfert des acquis métropolitains s'effectue en direction de la colonie ivoirienne. Un appel d'offre international est lancé pour la desserte en eau potable de la ville d'Abidjan. Cet appel d'offre est gagné, le 4 septembre 1959, par la SAUR (Société d'Aménagement Urbain et Rural)¹³ pour une concession de distribution d'eau des communes d'Abidjan et de Bingerville (SAUR, 2014). Aussitôt, la SAUR procède à la mise en place de sa succursale ivoirienne dénommée la Société de distribution d'eau de la Côte d'Ivoire (S.O.D.E.C.I.) avec un capital de 40 millions FCFA. Elle se substitue dès le 27 septembre 1960 à la SAUR dans tous ses droits et obligations. L'entreprise fonctionne à ses débuts comme une PME¹⁴.

12- Les premières sociétés privées créées pour développer la distribution d'eau étaient en France : la Compagnie Générale des Eaux (1853) et la Société Lyonnaise des Eaux et de l'Eclairage (1880).

13- Le 22 juin 1933 à Paris, Pierre CRUSSARD crée une nouvelle entreprise spécialisée dans l'adduction d'eau potable qu'il baptise la Société d'Aménagement Urbain et Rural (S.A.UR.).

14- <http://www.sodeci.ci/qui-sommes-nous/sodeci-en-bref>, consulté le 21/01/2019. La SODECI a été fondée avec des actions de la SAUR, au départ

Société privée de service public d'eau potable et d'assainissement, elle est liée à l'Etat de Côte d'Ivoire par un contrat lui permettant d'exploiter, d'entretenir et de renouveler les ouvrages appartenant au patrimoine de l'Etat. La SODECI exerce ses deux principaux métiers, l'eau potable et l'assainissement sur la base de contrats d'affermage signés avec l'Etat de Côte d'Ivoire. Propriétaire des infrastructures, l'Etat assure la responsabilité de la politique d'orientation et la réalisation des investissements en infrastructures. Tandis que la SODECI en assume l'exploitation et l'entretien. Ces deux entités conjuguent leurs efforts pour répondre aux besoins des populations, en tenant compte des réalités économiques, démographiques et climatiques qui marquent le développement des secteurs de l'eau potable en Côte d'Ivoire (SODECI, 2014).

Sa mission a porté sur un contrat de concession pour le développement du secteur de l'eau potable dans la ville d'Abidjan : développement de points de forage, maîtrise de la qualité de l'eau potable, extension du réseau de transport et de distribution, installation de compteurs auprès des consommateurs. Pendant ce temps, les autorités municipales de certaines villes avaient passé des conventions de gérance avec une société publique: l'EECI (Energie Electrique de Côte d'Ivoire). La SODECI obtient plus tard des conventions de concession avec 5 autres municipalités et 3 conventions de gérance (Workshop, 2002, p. 16). Un premier programme de travaux d'une valeur de 150 millions de francs permet à la jeune société de quadrupler dès 1960 le débit de Treichville, l'un des quartiers d'Abidjan. Ses réalisations se sont poursuivies de façon spectaculaire avec la mise en service de 24 forages supplémentaires et des stations de traitement. La longueur du réseau passe de 150 à 625 km, ce qui quadruple la capacité de stockage qui bondit de 9.000 à 40.000 m³/j (Saint-Vil, 1983, p. 477). Progressivement, la SODECI se développe et consolide ses acquis en matière de distribution d'eau potable en Côte d'Ivoire. Cela

actionnaire majoritaire et de quelques ressortissants français.

augure d'une évolution de l'alimentation en eau potable du jeune Etat indépendant.

3. Boire en post colonie (1960-1990)

Le robinet et la pompe : les innovations dans le domaine de l'eau par la SODECI

Colonie française, la Côte d'Ivoire devient un Etat indépendant le 07 Août 1960. En qualité de concessionnaire, la SODECI se substitue à la SAUR. Dès la signature de son contrat, elle développe le réseau abidjanais en étendant les canalisations, en installant des compteurs et en réduisant les fuites. Ce réseau s'étend avec l'augmentation considérable de la population de la ville d'Abidjan, qui passe de 180.000 habitants en 1960 à 640 000 en 1972. Par ses activités, la SODECI parvient la même année à enregistrer 30.000 abonnés (Lavigne, 1999, p. 83), ce qui est un bond spectaculaire car le nombre d'abonnés était de 3 947 en 1960. Ces travaux permettent à la SODECI de contribuer à améliorer l'alimentation en eau potable d'Abidjan. Le développement de cette localité a induit un changement dans les habitudes des Ivoiriens. Sous peine d'être la risée du quartier, chaque travailleur citadin se doit d'offrir à sa famille un branchement à la SODECI. Cela revient à payer régulièrement ses factures d'eau¹⁵. L'idée de la gratuité de l'eau s'estompe progressivement de la mentalité des citadins. Les femmes se délectent du robinet disponible dans leurs maisons. En revanche, moins de la moitié des citadins disposent d'eau courante dans l'habitation ou bien dans la cour. Sur fond de paupérisation urbaine, ils dépendent le plus souvent d'un accès collectif tels que les bornes fontaines et les revendeurs d'eau.

La revente de l'eau au détail, activité en principe illégale,

15- Avant 1973, il existait un système double lié à la différence des prix de revient : l'eau était vendue 80 F le m³ dans les villes de l'intérieur et 45 F à Abidjan. Il faut attendre 1973 pour qu'un tarif unique soit institué.

mais tolérée, devient très fréquente dans les quartiers populaires et les secteurs périphériques où le réseau est insuffisant ou inexistant. Elle s'explique par la crainte d'une facture trop élevée que le chef de ménage n'est pas sûr de pouvoir acquitter à la fin du trimestre. Par manque de moyens financiers, tous les habitants ne peuvent s'offrir l'accès à l'eau potable, et ceux qu'on a parfois incités (branchements sociaux) à se connecter au réseau finissent par être déconnectés faute de pouvoir honorer leur facture (Pezon, 2009, p. 507). Du coup, bien qu'illusoire, la revente de l'eau semble une solution ; or, en réalité, le litre d'eau revient en fait plus cher à l'acheteur (1,5 F) sans oublier 100 F et 200 F pour le transport confié aux pousse-pousse appelés les *baragnini* ou *bella* (Saint-Vil, 1983, p. 481). Le secteur informel de l'eau¹⁶ s'intensifie avec le développement des bidonvilles dans les périphéries d'Abidjan. En outre, les sources aléatoires (récolte des eaux de pluie, eau des rivières) restent un recours fréquent. A l'intérieur, la grande majorité des habitants du pays sont encore déconnectés de l'eau potable car il n'y avait pas de concurrence directe entre la SODECI et l'EECI, chacune ayant son territoire d'activité¹⁷.

16- La revente de l'eau était l'apanage des femmes dioula pour les sachets d'eau, et des Haoussa (Nigériens) et Nago (Nigériens) pour les fûts. Ces revendeurs tiraient des bénéfices certains de cette activité illicite. Les Nigériens représentaient les grands de ce commerce (586 revendeurs répertoriés en 1983), certains d'entre eux réalisaient plus de 100.000 F par mois de chiffre d'affaires. La floraison de la vente de l'eau en sachets et en fûts dénote de l'intérêt des Abidjanais pour l'eau potable mais également de leur crainte des factures d'eau. Les factures sont payables dès réception et au plus tard avant la date limite qui y est indiquée. Si les factures ne sont pas payées à la date limite, des frais de retard équivalents au dixième du montant facturé avec un minimum sont exigés en sus ; le client s'expose à la suspension immédiate de la fourniture d'eau et à la résiliation d'office de l'abonnement, sans préjudice des poursuites qui peuvent être exercées contre lui.

17- Dans la mise en œuvre de son contrat, la SODECI réalisait ses forages par le biais d'emprunts garantis par la SAUR, ou par autofinancement. L'EECI ne disposait pas de moyens suffisants pour réaliser des investissements conséquents sur l'ensemble des villes de l'intérieur. Son territoire de gestion était plus vaste que la SODECI.

Les réalisations de la SODECI à Abidjan amènent des villes de l'intérieur à tomber sous la gestion de la SODECI : Grand-Bassam, Adiaké et Bonoua en 1967, Bouaké en 1966 et San-Pédro en 1972. Alors en 1973, le gouvernement, voulant rattraper son retard en matière d'équipements en eau, lance le programme national de l'hydraulique. L'eau reçoit alors la priorité par rapport à l'électricité et aux infrastructures routières. Ce programme national exige un développement rapide des réseaux de distribution d'eau potable sur tout le territoire car une eau salubre est un facteur indispensable pour assurer la santé des populations et les protéger contre de nombreuses maladies¹⁸. Dès lors, un traité d'affermage pour l'alimentation en eau potable, urbaine et villageoise, dans les villes de l'intérieur est conclu entre la SODECI et l'Etat de Côte d'Ivoire représenté par le Ministère du Plan en 1974¹⁹. En effet, la SODECI s'est vue accorder, en plus de la ville d'Abidjan, un contrat d'affermage pour toutes les villes de l'intérieur du pays²⁰. Sa nouvelle mission est de contribuer au développement rapide de l'accès à la ressource hydrique potable sur le territoire. La société est chargée dorénavant de la gestion, de l'exploitation et de l'entretien des installations et de la distribution de l'eau. Dans l'optique de fournir de l'eau potable à toutes les couches de la population du pays, l'Etat adopte

18- Calqué sur le modèle français, le gouvernement ivoirien a mis en place un Ministère de la Santé et de l'hygiène publique avec pour mission : la promotion de l'hygiène, la surveillance sanitaire des populations, et la salubrité de l'environnement.

19- <http://www.sodeci.ci/notre-contrat-eau-potable/convention-de-concession>. La politique nationale de l'alimentation en eau potable de la Côte d'Ivoire est basée sur la nappe d'Abidjan qui représente à elle seule plus de 70 % de la production.

20- Le choix de la SODECI manifeste la capacité de cette société à gérer et développer le réseau : Abidjan avait servi de démonstration. La société a, en outre, une bonne image dans le milieu politique ; elle est ivoirisée au niveau du personnel à plus de 50 % pour les cadres, dès 1972, et le Directeur général sera ivoirien dès 1978. Son introduction à la bourse a permis d'ivoiriser aussi le capital. Jean Claude Lavigne, 1999, « Les leçons des contrats de concession en Côte d'Ivoire » in *Annales des mines*, p.84. La SODECI possède avec un capital de 4, 5 Milliards répartis comme suit : 47% SAUR et 53% Ivoiriens (5% FCP, 3% Etat, et 47% Privés Ivoiriens).

une politique sociale de subvention du raccordement au réseau et un tarif unique sur l'ensemble du territoire national²¹. A partir de cette période, la société a pris en exploitation de nouvelles villes dont Agboville, Anyama, Daloa, Dimbokro, Oumé et Yamoussoukro en 1973. La sécurité hydrique est une condition préalable à l'existence. Aussi, l'eau potable fournie par la SODECI est une eau traitée, rendue propre aux besoins de la consommation. Dès le prélèvement de l'eau dans le milieu naturel, la SODECI analyse sa qualité biologique et physico-chimique, conformément aux recommandations de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS). Les efforts de développement consentis par l'Etat et le fermier (SODECI) montrent une nette progression dans la vulgarisation de la distribution de l'eau potable en Côte d'Ivoire, comme l'illustre le tableau ci-dessous :

Tableau n°1 : Evolution de la distribution d'eau potable en Côte d'Ivoire de 1973 à 1990

Année	1973	1975	1980	1985	1990
Nombre de localités équipées	38	85	139	210	409
Nombre d'abonnés	40 70	57 100	130 500	170 000	243 708
Production (milliers de m3)	35	43	72	92,5	99,58

Source : SODECI, 2014, *Rapport de développement durable*, Abidjan, p.34.

Les travaux d'adduction d'eau potable réalisés par la SODECI améliorent continuellement le taux d'accès à l'eau potable en Côte d'Ivoire. La production d'eau potable a augmenté ainsi que le nombre des abonnés de 1973 à 1990. Chaque année, la SODECI propose à

21- A travers l'Aide au Social, la SODECI initie les mécanismes de subventions des « branchements Sociaux » sans recours à l'Etat, la prise en compte des faibles revenus dans la tarification (Tranche tarif Social et tarif progressif). Néanmoins, même si l'Etat subventionne les branchements, il faut payer l'eau, ce qui reste cher pour beaucoup de sans-emplois réguliers. Il faut non seulement payer l'eau, ce qui n'est pas évident dans la mentalité de beaucoup d'urbains à cette époque.

l'Etat un dossier d'études pour la mise à niveau d'unités de production présentant des insuffisances, ainsi que pour l'alimentation en eau potable des communautés exposées aux risques liés à la consommation d'eau impure (Lavigne, 1999, p. 28). Les Ivoiriens s'accommodent désormais de l'eau potable grâce au dynamisme de cette société. Le taux de branchement atteint 48 % tandis que la consommation d'eau par habitant est de 35,2 m³ par an soit 96 litres/hab/j. Ce chiffre reste bas en comparaison du ratio des villes des pays développés qui dépasse 400 litres mais apparaît élevé à l'échelle du Tiers-Monde (Saint-Vil, 1983, pp. 484-485). Cependant, une inégalité apparaît entre les quartiers riches et pauvres, le faible niveau de revenu de la plupart des ménages fait que seuls les « beaux quartiers » (Cocody, Treichville, Plateau) et les groupes sociaux aisés (fonctionnaires, salariés) sont correctement desservis par des branchements individuels (Vennetier, 1988, p. 193). La masse des défavorisés ne dispose au mieux que de bornes fontaines peu nombreuses, et doit s'approvisionner soit à prix élevé auprès de revendeurs, soit à des puits, sources et marigots trop souvent pollués.

Outre les villes du pays, l'Etat ivoirien s'est également engagé à assurer l'approvisionnement en eau potable des villages. Dans le milieu rural, l'accès primaire à l'eau (puits, marigots, mares, etc.) occasionne la recrudescence des maladies hydriques, notamment la diarrhée, le choléra, l'onchocercose, la bilharziose, etc. Pour ce faire, un Fonds National de l'Hydraulique fut créé en vue de soutenir les gros investissements publics du secteur. Il a pour mission de contracter les emprunts, recueillir la part des recettes de ventes collectées par la SODECI revenant à l'Etat et d'assurer le service de la dette pour ces emprunts (ATTA Koffi, 2016, p. 157). Grâce à ce fonds, 725 localités sont équipées sur 1.194 éligibles permettant à 576.552 abonnés d'être desservis en eau potable. Du côté de l'hydraulique villageoise, 1.500 puits modernes et 19.689 points d'eau sont réalisés sur un besoin global en points d'eau de 21.661 (Oleh, s.d., p. 3). Cependant, malgré les énormes efforts financiers et techniques consentis et ces taux de

pénétration, les populations sont insuffisamment approvisionnées en eau potable. Les résultats montrent dans la plupart des cas que le Programme National d'Hydraulique a abouti à des échecs. Les transferts et innovations technologiques n'ont pas permis le développement rural. Ils sont rejetés, réinterprétés ou simplement abandonnés par les populations bénéficiaires. En effet, 5.856 points d'eau ont été abandonnés alors que les besoins nouveaux à satisfaire s'élevaient à 7.828 points d'eau (Oleh, s.d., p. 4). Les populations rurales ne font pas usage de façon permanente des pompes. En effet, en plus de l'eau des forages, elles continuent d'avoir recours aux eaux de puits qui sont situés dans leur concession et des marigots situés autour des villages. Dans la plupart des cas, l'eau des forages est utilisée pour la cuisson des repas, et pour boire. Quant à l'eau des puits et marigots, elle est utilisée pour d'autres tâches domestiques telles que la lessive, la vaisselle. Les raisons de la non utilisation permanente des pompes sont diverses et nombreuses.

Les populations rurales regrettent de ne pas être impliquées dans le choix des sites d'implantation des forages. Or, il s'agit d'une tâche hautement technique qui est au-dessus de leurs compétences. Du coup, elles déplorent la distance entre les forages et les lieux d'habitations, ce qui explique leur recours aux sources primaires. A cela, s'ajoute le volet financier de l'entretien des pompes. A partir de 1981, l'entretien des ouvrages d'hydraulique rurale était assuré par la SODECI. Cet entretien exigeait par village le paiement des prestations à hauteur de 60.000 f cfa par an par pompe. Cela répond aux principes de participation et d'utilisateur-payeur qui voudraient que les communautés bénéficiaires contribuent au paiement de cette somme pour permettre une appropriation meilleure et pour inculquer à ces dernières le fait que les points d'eau sont des biens publics qui doivent être gérés par tous. Cependant, cette politique a suscité des dysfonctionnements liés au fait que les populations ne s'acquittaient pas toujours des frais de paiement des prestations de la SODECI. En 1987, le gouvernement de la Côte



**Photo n°4 : Une pompe abandonnée dans un village, faute d'entretien.
Source : Cliché M'Brah, octobre 2018.**

d'Ivoire avec l'appui de la Banque Mondiale a procédé à un bilan du secteur de l'eau. Les constats furent déplorables : environ 70 % des pompes sont en panne (SOSSONAN, 2011) et abandonnées, comme l'illustre la photographie ci-après.

Le non-paiement des frais d'entretien et de réparation par les villages entraîne des arriérés financiers à la SODECI, d'où la dette de l'Etat vis-à-vis de la fermière. Les habitants des villages laissés pour compte, n'ont d'autre solution que de se tourner vers les sources primaires d'approvisionnement (puits, rivières).

Des progrès sont réalisés en villes comme dans les villages mais comportent des insuffisances. Dans sa volonté d'augmenter sa production en eau potable, la SODECI multiplie ses forages dont l'un suscite la création de la première eau minérale locale.

Réticence des Ivoiriens à la consommation de l'eau minérale *AWA*

En 1980, la SODECI découvre lors d'un forage dans la zone de Abobodoumé à Yopougon une nouvelle nappe dénommée nappe du Maestrichtien. Il s'agit de la nappe la plus profonde dans la région d'Abidjan : 150 à 200 m de profondeur. Située au sein des formations sableuses et marna-calcaires du Maestrichtien (Crétacé Supérieur), elle est alimentée par la nappe du Continental Terminal. D'une excellente qualité, la SODECI décide alors d'exploiter l'eau de cette nappe que pour la production d'une minérale (Saint-Vil, 1983, pp. 474-475). Elle lance donc la première marque d'eau minérale naturelle de la Côte d'Ivoire : *Awa*²².

L'eau minérale *Awa* est produite et commercialisée par la SODECI dans une bouteille de 1,5 litre vendue à 300f cfa. Sur son étiquette, l'on peut lire : « Awa est une eau minérale agréable à boire à tout âge. C'est une eau garantie très pure, qui est particulièrement recommandée pour la préparation des biberons de bébé et l'alimentation des enfants »²³. Les campagnes publicitaires vantent le mérite d'une eau naturellement minéralisée qui contient les oligo-éléments parfaitement équilibrés et nécessaires au bon fonctionnement de l'organisme humain. Les Ivoiriens apprennent que l'eau minérale Awa est douée de propriétés thérapeutiques. Cependant, à l'époque, elle coûte chère pour les populations qui n'en consomment que occasionnellement comme atteste la plupart des personnes interrogées²⁴ :

22- Ils sont nombreux à penser que le nom Awa était tiré de la langue Malinké, or, il n'est rien. L'appellation *Awa* est d'origine Atchan communément connu sous le vocable Ebrié. *Awa* désigne dans cette langue « la période de la sécheresse », comme pour marquer la grande surprise des habitants au vue de l'existence d'une telle source dans leur terre aride. Entretien réalisé le 05 décembre 2018 avec Kobi Abo Joseph (historien) né le 12 Avril 1957 à Bingerville.

23- <http://www.solibra.ci/awa-31.html>, consulté le 30 janvier 2018.

24- Entretiens réalisés avec Oga Loukou Daniel (ingénieur agronome à la re-



Photo n° 5 : Vue d'une bouteille de l'eau minérale Awa. Source : <http://www.solibra.ci/awa-31.html>

«A l'époque, c'était un luxe auquel tout le monde ne pouvait se permettre. Seuls les riches consommaient l'eau minérale Awa. Awa n'était donc pas à la portée de bourse des populations ivoiriennes les plus démunies. Quelques fonctionnaires offraient cette eau minérale à leur femme lorsqu'elles accouchaient. Les médecins recommandaient que les nouveau-nés boivent l'eau Awa parce que leur organisme n'était pas encore solide pour résister aux microbes ».

La consommation de l'eau minérale relevait soit du prestige social soit d'une nécessité médicale. Les citadins dans leur grande majorité utilisent l'eau du robinet même si parfois ils se plaignent de l'odeur de l'eau de javel employée par la SODECI pour purifier l'eau. Considérée comme un produit de luxe, l'eau minérale Awa peine à rentrer dans les habitudes du "boire" des Ivoiriens. L'eau Awa est généralement perçue comme un bien commercial. Par conséquent, les citadins préfèrent dans la mesure du possible acheter les sachets d'eau proposés par les vendeuses ambulantes, et vendus à 5 f cfa. En vue d'améliorer la qualité de l'eau consommée, une minorité consciente (moins pauvre, généralement instruite) adopte le filtre à eau. Les eaux filtrées étaient consommées occasionnellement en contexte de coupure de l'eau du robinet. Malheureusement, le prix des filtres n'étaient à la portée de tous. De plus, les femmes responsables des ménages ne

traite), né en 1932 à Kpass, Coulibaly Yepelya Albert (professeur d'économie à la retraite) né le 27 janvier 1936 à Sinématiali, Soro Nanga Alphonse (instituteur à la retraite) né en 1952 à Karakoro, Ouattara Djénéba (commerçante) née en 1955 à Diawala.

trouvaient pas souvent le temps nécessaire pour filtrer l'eau à boire (Science, 2016, p. 19).

Conclusion

Le "boire" en Côte d'Ivoire relevait des accès primaires (rivières, marigots, fleuves et puits). Cette eau était obtenue gratuitement et consommée directement par les ménages approvisionnés exclusivement par les femmes. A partir de 1893, la colonisation française transfère dans sa nouvelle colonie ses pratiques hygiénistes pour rendre potable les eaux ivoiriennes. La notion européenne d'eau potable naît progressivement dans la mentalité des habitants. De plus, la vie urbaine induit désormais l'idée que l'eau s'achète et se vend. La création de la SODECI matérialise ce changement psychologique par l'apparition du robinet en ville et de la pompe dans les villages. Des efforts sont consentis par l'Etat de la Côte d'Ivoire pour favoriser un large accès à l'eau potable aux populations. Mais l'accroissement rapide de la population et leur faible revenu constituent de véritables handicaps à l'accès sophistiqué (robinets et pompes) de l'eau potable. Dans ce contexte, la première eau minérale Awa est perçue comme un luxe supplémentaire.

Sources et bibliographie

Sources orales

Coulibaly Yepelya Albert, professeur d'économie à la retraite, né le 27 janvier 1936 à Sinématiali.

Kobi Abo Joseph, historien, né le 12 Avril 1957 à Bingerville.

Oga Loukou Daniel, ingénieur agronome à la retraite, né en 1932 à Kpass.

Ouattara Djénéba, commerçante, née en 1955 à Diawala.

Soro Nanga Alphonse, instituteur à la retraite, né en 1952 à Karakoro.

Sources imprimées

ANCI : 1 EE 2 (9) : *Colonie de la Côte d'Ivoire, Affaires politiques, instructions*

relatives à l'administration des cercles, 1912, 1914, 1919.

Laumonier, J., s.d, *Les eaux de table*, Paris, Henri Gauthier.

Rochard, J., 1896, «Les eaux potables» in *Revue des deux mondes*, Volume 136.

SAUR, 2014, *1933-2013 : 80 ans au service des territoires*, Paris: s.n.

SODECI, 2014, *Rapport de développement durable*, Abidjan.

Treille, G., 1899, *Principes d'hygiène coloniale*, Paris, Georges Carré et C. Naud .

Trouillet, J.-P., 1902, «La Côte d'Ivoire» in *La dépêche coloniale illustrée*, Volume 4, pp. 1-14.

Bibliographie

Alain G., 1970, «La poterie en pays Sarakolé (Mali, Afrique Occidentale)» in *Journal de la Société des Africanistes*, 40 (fascicule 1), pp. pp. 7-84.

Atta Koffi, D. A. K. H. G., 2016, «La Sodeci, un outil stratégique dans la distribution d'eau potable en Côte d'Ivoire» in *European Scientific Journal*, 12(20), pp. 153-163.

Bohbot, R., 2008, *L'accès à l'eau dans les bidonvilles des villes des villes africaines: Enjeux et défis de l'universalisation de l'accès (Cas d'Ouagadougou) ?*, Université Laval (Québec): Institut des Hautes Etudes Internationales (IQHEI).

Châteauvallon, C. d. R. d., 1985, *Une leçon d'histoire de Fernand Braudel*, Châteauvallon, Arthaud-Flammarion.

Collin, H., 1894, *Eau potable. Ses dangers au pont de vue sanitaire, moyens de purification, filtres..* Lille, Imprimerie L. Danel.

Coquery-Vidrovitch, C., 1988, «Villes coloniales et histoire des Africains» in *Vingtième siècle, revue d'histoire*, Issue 24, pp. 49-73.

Danielle, D., 1978, «Les Vingt premières années de l'action sanitaire en Côte d'Ivoire» in *Revue française d'histoire d'outremer*, 65(238), pp. pp. 40-63.

Dos Santos Stéphanie, M. W.-P., 2014, «Le fardeau de la corvée d'eau : différenciation de genre et potentiel frein à l'émancipation féminine en milieu urbain» in *Climat et accès aux ressources en eau en zones informelles de Ouagadougou*, pp. 93-109.

Gaudichard, E., 1907, *Quelle eau doit-on boire?*, Bordeaux, Syndicat des Grandes Pharmacies françaises.

Halle Birgitt, D. V. B., 2006, *Rapport Final Profil Environnemental de la Côte d'Ivoire, Rapport final*, s.l., AGRIFOR Consult.

Frioux Stéphane, Nourrisson Didier, 2015, *Propre et sain! Un siècle d'hygiène à l'école en images*, Paris, Armand Colin, 174 p.

J-K Koffi, M. K. E. D., 1986, «Hydraulique humaine et santé publique en Côte d'Ivoire» in *Médecine tropicale*, 46(2), pp. 185-215.

Kipling, J. R., 1899, *Livre de la Jungle*. s.l.:s.n.

Lavigne, J. C., 1999, «Les leçons des contrats de concession en Côte d'Ivoire» in *Annales des mines*, pp. 83-88.

Oleh, K., s.d., «Problématique de la gestion des infrastructures d'hydrauliques dans les projets d'approvisionnement du milieu rural en eau potable» in www.revue-sociologique.org/ Montréal.

Pezon, C., 2009, «Le rôle des libertés dans la conversion de l'accès à l'eau en développement» in *Eaux, pauvreté et crises sociales*, Marseille, I. Editions, pp. 499-508.

PNUD, 2006, *Rapport mondial sur le développement humain, Au-delà de la pénurie : pouvoir, pauvreté et crise*, Paris, ECONOMICA.

Saint-Vil, J., 1983, «L'eau chez soi et l'eau au coin de la rue. Les systèmes de distribution de l'eau à Abidjan» in *Cahiers ORSTOM*, XIX(4), pp. 471-489.

Science, A. &, 2016, *Approvisionnement en eau potable en Afrique. Une technologie appropriée pour relever le défi*, Frankfurt, Chicgoua Noubactep éd.

Secrétariat de la Convention sur la diversité biologique, 2010, *Eau potable, biodiversité et développement : Un guide des bonnes pratiques*, Montréal.

Sossonan, E. K., 2011, *Participation communautaire et professionnalisation de l'exploitation et de la gestion des ouvrages d'hydraulique rurale en Côte d'Ivoire: expérience du projet kfw8 à Kaouara et N'Déou (Région des Savanes)*, Abidjan, CERAP, Mémoire.

Vennetier, P., 1988, «Cadre de vie urbain et problèmes de l'eau en Afrique noire» in *Annales de Géographie*, 97(540), pp. 171-194.

Workshop, D. M., 2002, "Private sector participation in water supply and sanitation services" in *Sub-Saharan Africa*, Dakar.

Webographie:

www.sodeci.ci/

www.solibra.ci/

L'eau, source de vie

Ce colloque a un objectif : transformer le produit naturel en bien culturel. L'eau ici n'est pas le composé moléculaire, dont parlent les sciences de la vie et de la terre, H₂O qui recouvre 80% de l'espace de la planète bleue et compose 50% de son gaz atmosphérique. L'eau manque souvent de profondeur ... historique. A Montbrison comme ailleurs, l'eau fait pourtant l'histoire. En plus d'être constitutive de la mémoire, l'eau est un élément dynamique de la vie des hommes. Stagnante ou courante, souterraine ou superficielle, l'eau est tirée, soustraite, retirée et donne lieu à de sordides débats, de valeureux échanges, de remarquables représentations sociales et artistiques. L'eau active l'économie, irrigue les villes, les usines et les champs. L'eau modifie les comportements, modèle les corps. Elle est parfois guérissante, purificatrice ; elle peut s'avérer dangereuse, mortelle. Source de vie ou facteur de mortalité, l'eau joue dans l'histoire des hommes un rôle dirigeant. En bain comme en boisson, elle connaît des usages variés suivant l'évolution des sciences et des techniques mais aussi d'après les points de vue diversifiés des sociétés. Vive l'eau, bain de jouvence de l'histoire.

Le Festival d'Histoire de Montbrison

Reprenant une tradition de huit rencontres au siècle précédent, le Festival d'Histoire de Montbrison, organisé par l'une des plus anciennes sociétés d'histoire et d'archéologie de France, La Diana, offre un bilan et perspectives de la recherche historique à un large public : le colloque universitaire en premier lieu, ainsi que des expositions, des ateliers, un salon du livre d'histoire, un festival du cinéma historique sur le thème choisi tous les deux ans.

LOIRE
UNIVERSITAIRE
FOREZ

UNIVERSITÉ
LYON 2

LARHA
LABORATOIRE
D'ARCHÉOLOGIE
RÉGIONALE
HISTORIQUE



VILLE DE
MONTBRISON



9782911623332